

Jack Kerouac

Maggie Cassidy



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Jack Kerouac

Maggie Cassidy

*Traduit de l'américain
par Béatrice Gartenberg*

Gallimard

Titre original :

MAGGIE CASSIDY

© *First published by Avon in 1959.*

© *Jack Kerouac, 1959.*

© *Éditions Stock, 1984, 2006, pour la traduction française.*

Jack Kerouac est né en 1922 à Lowell, Massachusetts, dans une famille d'origine canadienne-française.

Étudiant à Columbia, marin durant la Seconde Guerre mondiale, il rencontre à New York, en 1944, William Burroughs et Allen Ginsberg, avec lesquels il mène une vie de bohème à Greenwich Village. Nuits sans sommeil, alcool et drogues, sexe et homosexualité, délires poétiques et jazz bop ou cool, vagabondages sans argent à travers les États-Unis, de New York à San Francisco, de Denver à La Nouvelle-Orléans, et jusqu'à Mexico, vie collective trépidante ou quête solitaire aux lisières de la folie ou de la sagesse, révolte mystique et recherche du *satori* sont quelques-unes des caractéristiques de ce mode de vie qui est un défi à l'Amérique conformiste et bien-pensante.

Après son premier livre, *The Town and the City*, qui paraît en 1950, il met au point une technique nouvelle, très spontanée, à laquelle on a donné le nom de « littérature de l'instant » et qui aboutira à la publication de *Sur la route* en 1957, centré sur le personnage obscur et fascinant de Dean Moriarty (Neal Cassidy). Il est alors considéré comme le chef de file de la *beat generation*. Après un voyage à Tanger, Paris et Londres, il s'installe avec sa mère à Long Island puis en Floride, et publie, entre autres, *Les Souterrains*, *Les clochards célestes*, *Le vagabond solitaire*, *Anges de la Désolation* et *Big Sur*.

Jack Kerouac est mort en 1969, à l'âge de quarante-sept ans.

C'était la nuit de la Saint-Sylvestre, il neigeait sur le nord du pays. Bras dessus, bras dessous, les copains descendaient la route enneigée en soutenant celui qui était au centre et qui chantait tout seul d'une voix triste et fêlée le refrain qu'il avait entendu chanter par le cow-boy au Gate Theater, le vendredi après-midi, « *Jack o Diamonds, Jack o Diamonds, You'll be my downfall* », mais comme il ne se souvenait que du début, seulement de *Jack o*, il continuait en poussant des tyroliennes d'une voix nasillarde façon western. Le chanteur, c'était G. J. Rigopoulos. Il se faisait traîner, la tête ballotant comme celle d'un soûlard, les chaussures draguant la neige, bras pendants, lèvres molles et débiles, affichant un total laisser-aller qui obligeait les autres à s'escrimer dans la neige glissante pour le soutenir. Pourtant, sous les gros flocons qui leur tombaient dru sur la tête, c'était bien de son cou de

poupée brisée que montaient les notes plaintives de *Jack o Diamonds, Jack o Diamonds*. C'était le nouvel an 1939, avant la guerre, quand personne ne connaissait encore les intentions du monde à l'égard de l'Amérique.

Tous les copains étaient canadiens français, à part G. J. qui était grec. Aucun des autres, pas plus Scotty Boldieu qu'Albert Lauzon, Vinny Bergerac ou Jacky Duluoz, ne s'était jamais demandé pourquoi ce G. J. avait passé toute son enfance avec eux plutôt qu'avec les autres garçons grecs de son âge, pourquoi il les avait choisis comme âmes sœurs et compagnons de puberté alors qu'il lui aurait suffi de traverser la rivière pour retrouver des milliers de copains grecs, ou de grimper jusqu'au quartier grec de Pawtucketville, assez important, où il aurait pu se faire un tas d'amis. Lauzon aurait pu se demander pourquoi G. J. ne fréquentait jamais de Grecs, Lousy¹, le plus réfléchi et le plus attentif de la bande, à qui rien n'échappait et qui jusque-là n'avait jamais parlé de ça. Mais les quatre Français éprouaient pour ce Grec l'affection la plus sincère et la plus fantastique du monde, une affection dépouillée, sans détour, véritablement profonde. Ils tenaient à lui comme à la prune de leurs yeux, toujours à l'affût de quelque nouvelle blague qu'il aurait inventée, fidèle à son rôle de bouffon. Ils marchaient sous les arbres majestueux de l'hiver

1. Jeu de mots sur Lousy : bidon, pouilleux, miteux. (N.d.T.)

noir dont les branches sombres, comme autant de bras sinueux et tordus, se dressaient au-dessus de la route – Riverside Street – en lui faisant un toit solide le long des quelques pâtés de maisons qui venaient après les vieilles demeures fantomatiques aux lumières de Noël blotties derrière les immenses vérandas, vieilles reliques de l'immobilier qui dataient du temps où on ne construisait que de riches demeures le long de la rivière. Maintenant, à partir du minuscule bazar grec, éclairé d'une lumière sépia, situé en bordure d'un terrain vague, Riverside Street se perdait dans un mélémélo de rues bordées de bicoques qui descendaient vers la rivière ; c'était là, entre ce quartier et le terrain de base-ball envahi par les mauvaises herbes, que sévissaient librement les balles perdues briseuses de vitres et les feux de camp d'octobre de tous les galopins et garnements de la ville dont G. J. et sa bande avaient fait et faisaient encore partie.

« Passez-moi une boule de neige, les gars ! » fit soudain G. J., abandonnant brusquement son numéro de poivrot titubant ; Lauzon, trop heureux, lui en tendit une en pouffant de rire, dans l'expectative :

« Qu'est-ce que tu vas faire, Mouse ? »

— Je vais canarder ce pauvre type pour qu'il s'active un peu ! répondit-il d'un ton hargneux. Je vais semer la révolution tous azimuts ! Les Roteurs vont lever leurs grandes pattes pour faire caca sur les plages du Sud, Palm Miami Beach ! » et, avec un

long mouvement de fouet, il lança méchamment le projectile sur une voiture qui passait, elle explosa sur le pare-brise en y laissant une étoile brillante qui scintilla dans les yeux des copains écroulés de rire ; le plof avait fait juste assez de bruit pour attirer l'attention de l'automobiliste au volant d'une vieille Essex pétaradante chargée de bois, d'un arbre de Noël et de quelques bûches à l'arrière, de quelques autres devant, sur lesquelles s'appuyait un petit gosse, son fils – des fermiers de Dracut ; l'homme se retourna seulement pour leur lancer un regard torve avant de poursuivre lugubrement sa route vers Mill Pond et les pins qui bordaient les vieilles routes goudronnées.

« Ah ! ah ! ah ! vous avez vu la gueule qu'il a fait ? » hurla Vinny Bergerac, frémissant d'impatience ; il bondit sur la route et sauta sur G. J. qu'il fit culbuter avec une joie sauvage, délirante, hystérique. Ils roulèrent presque dans un tas de neige.

Un peu à part, silencieux, marchait Scotty Bouldieu, tête penchée, comme s'il était seul dans sa chambre en train de contempler le bout de sa cigarette ; épaules massives, pas grand, visage d'aigle, poli, le teint un peu mat, les yeux marron, il daigna sortir de sa méditation pour lancer aux autres un petit rire courtois, histoire de participer au chahut général. Mais il y avait dans son regard une lueur d'incrédulité pour les singeries qui se déroulaient à ses côtés, comme s'il découvrait avec surprise et gravité les mouvements secrets de ces âmes qui pla-

naient tout près de lui ; alors Lousy, le voyant obnubilé par ses pensées qui l'empêchaient de prendre part à l'hilarité ambiante, posa une seconde sa tête sur son épaule avec un rire de grande sœur et le secoua un peu pour voir : « Hé ! Scotty, t'as pas vu El Mouso balancer sa pomme en plein sur la vitre du mec ? C'est comme quand il a lancé sa glace sur l'écran du Crown le jour où on passait le film sur les saisies d'immeubles hypothéqués ! Bon Dieu ! Quel dingue ! T'as vu ça ? »

Scotty agita la main et acquiesça en se mordant la lèvre, il tira une longue bouffée taciturne sur sa Chesterfield, à coup sûr la trentième ou quarantième cigarette d'une nouvelle existence ; dix-sept ans, et destiné à s'enfoncer progressivement, lourdement, avec décontraction, dans son travail ; beau et tragique, de voir la neige recouvrir ses sourcils et sa tête nue si bien coiffée.

Vinny Bergerac était maigre comme un clou, il braillait tout le temps, il était heureux : son père devait sûrement s'appeler Bonheur ; son petit corps fluet, décharné, articulé sur des hanches inexistantes et de longues, pathétiques jambes blanches, évoluait à l'abri du manteau flottant des activités et des hurlements de la bande. Son visage en lame de couteau, d'une beauté aiguë, découpé à la lime à ongles ; les yeux bleus, les dents blanches, étincelants les yeux, fous, il avait les cheveux mouillés, un cran sur le devant, impeccablement brossés vers l'arrière, sombres et lisses sous l'écharpe de soie

blanche ; ses sourcils, conscients de leur beauté, se dressaient un peu comme ceux de Tyrone Power. Mais il était tout le temps dispersé et agité. Son rire perçant éclata sur la colonne serrée enneigée et silencieuse des ouvriers, de corvée pendant les fêtes, qui allaient au travail, courbés sous leurs bouteilles et leurs paquets, le nez reniflant dans la nuit. La neige tombait sur sa tête et sur la buée torrentielle de ses cris. G. J. émergea de sa tombe de neige où « ce Maudit Chien » était tombé tellement elle était molle, et plongea en frissonnant dans le froid ; il était tout blanc maintenant, il tenait Vinny par la ceinture sur son épaule et le faisait tourner comme ils l'avaient tous vu faire aux catcheurs dans les matches du Rex, du Club athlétique et comme ils le pratiquaient eux-mêmes gaillardement dans leurs arrière-cours – sauvages, braillant, ils dansaient autour de l'inévitable apogée à l'abri du fier manteau flottant de leur adolescence.

Ils n'avaient même pas encore commencé de boire.

G. J. et Vinny s'écroulèrent ensemble sur le tas de neige, ils s'enfoncèrent, tout le monde dansa en poussant des cris, la neige vola, il en tomba des branches frissonnant au cœur de la nuit ; c'était la nuit de la Saint-Sylvestre.

Albert Lauzon porta son regard triste sur Jack Duluoz, singulièrement pensif à côté de lui.

« Hé ! Zagg, tu l'as vu ? T'as vu comment Mouse l'a fait valdinguer avant de le plaquer ? Comment t'appelles cette prise, Zagg ? Tu sais ? » Il émit un petit sifflement convulsif entre les dents. « Il l'a eu, ce cinglé de Vinny ! T'as vu comme il l'a pris en traître, ce salopard ? Il l'a carrément enfoncé dans la... Tu sais ? Hein, Zagg ? » dit-il en saisissant Zagg par le bras et en le secouant pour qu'il voie ce qui venait d'arriver. Mais quelque réflexion ou souvenir lointain avait envahi l'esprit de l'autre qui se retourna pour regarder Lousy et comprendre quelle réaction celui-ci attendait de lui. Il vit les yeux tristes de Lauzon, enfoncés de chaque côté de son long nez bizarre, le regard comme enseveli, caché sous un grand feutre marron – il était le seul de la bande à porter un chapeau – qui dévoilait seulement la joie impatiente, éclatante de jeunesse de ses yeux rapprochés ainsi que sa longue mâchoire et sa longue bouche contractée par l'attente. Une ombre de frémissement, un tressaillement, effleura le coin des lèvres de Lauzon quand il vit Zagg hésiter avant de s'arracher à ses pensées ; sa déception ne dura pas ; Jack Duluoz était en train de se rappeler le jour où il avait lancé une pierre sur une voiture qui passait devant la caserne des pompiers – il avait quatre ans à

l'époque, c'était la fin d'un après-midi empourpré du mois de mai, la voiture s'était arrêtée et le type en était sorti avec une expression catastrophée en voyant sa vitre brisée ; devant l'air déçu de Lauzon, Zagg se demanda s'il devait lui parler de cette fameuse pierre, mais l'autre ne lui en laissa pas le temps : « Zagg, reprit-il, c'est dommage que t'aies pas vu le grand Mouse foutu par terre par cette mauviette de Vinny Bergerac, ça valait le coup ! » Et il continua à le tanner : « Ma parole, t'étais à des millions de kilomètres, t'as rien vu ! C'était pas croyable ! Tu réalises ? Le grand, l'unique G. J. Regarde où il est en ce moment ? Zagg, t'es fou ! T'as vu ? » Il tirait son copain en lui parlant, le giflait, le secouait. Il avait tout oublié en une seconde. L'oiseau de la discorde venu se poser sur ces âmes perlées était reparti aussitôt. Un peu à l'écart, toujours seul, plongé dans ses pensées, Scotty avançait d'un pas lourd.

G. J. *alias* Mouse et né Rigopoulos, ou probablement Rigopoulakos, nom que ses travailleurs de parents avaient certainement écourté, s'était relevé et s'appliquait maintenant à broser la neige de son beau manteau neuf en pensant à sa mère qui, toute fière, le lui avait offert pour Noël, la semaine passée. « Doucement les gars, bas les pattes, ma vieille vient de me payer ce manteau en cachemire, le prix qui était marqué sur l'étiquette était exorbitant, j'ai dû y mettre ma griffe, en signe immemorial », mais soudain il explosa de vigueur et de vitalité mal

contenues, l'intérêt qu'il portait au monde se déchaînait à nouveau, on aurait dit un ivrogne qui, dans un sursaut désespéré, se relève, aspire le monde, en baise les fondations. « Zagg, hé ! Zagg, hé ! Qu'est-ce que c'était déjà, ce mot immémorieux que tu m'as sorti l'autre soir au square, non, pas au square, en face de l'hôtel de ville ? Tu disais que tu l'avais trouvé dans l'encyclopédiac, Zagg, le mot avec le monument ?... »

— Immemor...

— Immemorialamums ! Youpi ! » gueula Mouse en sautant sur Zagg par-dessus les bras des autres et l'agrippant, en proie à une fiévreuse anxiété. « Les monuments immémoriaux de la guerre mondiale... les six millions de mémoriaux de... Wadworth Longfellow... il y a longtemps... Zagg, c'était quoi le mot ? Dis-nous *ce que c'était !* » Il s'égosillait avec une insistance grandissante en tirant et en tirant Zagg vers lui pour le montrer aux autres, en faisant semblant d'être à la fois excité et « assa-bourdi », comme il disait, donnant l'impression d'être près de s'envoler sous la poussée explosive d'incertitudes irrépressibles jusque-là refrénées. Il disait dans son charabia que c'était un sujet d'une importance telle qu'il fallait absolument décapiter cet homme sur-le-champ, appeler la Tour, douze soixante-neuf, appeler tous les numéros du bureau, appeler la lune, cet homme au bord de la mort, la tête sur le billot refuse de parler, Boris Karloff et Compagnie, Bela Looboosi et nous autres vampires

et toutes les personnes en contact avec Frankenstein et aussi..., chuchota-t-il d'un air sournois, « le domicile... de... Muxy Smith... » Ce à quoi tous les autres réagirent en explosant de rire et de stupéfaction. Quelques semaines plus tôt ils avaient ramené un vieux poivrot de Pawtucketville jusque chez lui, à l'autre bout de Riverside Street, au croisement des routes qui menaient à Dracut et à Lakeview ; c'était une maison hantée : arrivé dans sa cuisine, le petit vieux s'était écroulé en marmonnant qu'il entendait tout le temps des fantômes dans les autres pièces ; juste au moment où ils allaient repartir, le vieillard avait trébuché contre un rocking-chair et était tombé en se cognant la tête par terre où il était resté allongé en gémissant.

Ils l'avaient aidé à se relever et traîné jusqu'au divan ; il avait l'air d'aller bien. Mais quand ils avaient entendu le vent dans les gouttières et dans les mansardes inutilisées du grenier... ils avaient filé sans demander leur reste. Plus ils se rapprochaient de chez eux, plus G. J. s'excitait, persuadé que Muxy était mort, qu'il s'était tué dans sa chute. « Il est couché sur le divan, blanc comme un linge, aussi mort qu'un fantôme, murmurait-il. Je vous le dis... À partir de maintenant, plus de Muxy Smith, ça sera son fantôme. » À tel point que le lendemain matin, un dimanche, ils s'étaient tous précipités avec appréhension sur le journal pour voir si on avait trouvé le cadavre de Muxy Smith dans la vieille maison hantée. « Quand on l'a rencontré sur

le trottoir de Textile Street, la lune était haute, c'était mauvais signe, on n'aurait jamais dû ramener ce vieux à moitié mort chez lui », disait encore G. J. à minuit. Mais, le lendemain matin, personne n'avait entendu dire qu'une bande de jeunes garçons s'était échappée d'une maison en abandonnant un homme mortellement blessé par un objet contondant. Après la messe – les Canadiens français avaient suivi l'office à Sainte-Jeanne-d'Arc, en haut de la colline de Pawtucketville, et G. J., accompagné de sa mère voilée de noir et de ses sœurs, celui de l'église byzantine orthodoxe, de l'autre côté de la rivière près du canal –, ils s'étaient tous retrouvés, rassurés. « Regardez Muxy Smith qui arrive au loin avec son orchestre de jazz *immemori- am*, murmura G. J. sous la neige de la Saint-Sylvestre... Quel mot, dis donc ! Hé ! Lousy, t'as entendu le mot ? Et toi, Scot ? *IMMEMORIAM*. Gravé dans la pierre pour toujours et à jamais. C'est ça que ça veut dire. Seul Zagg pouvait avoir découvert un mot pareil. Ça fait des années qu'il étudie dans sa chambre, qu'il apprend... *IMMEMORIAM*. Zagg, l'As de la Mémoire, continue à écrire des mots comme celui-là, tu seras célèbre. On te nommera président d'honneur des Roteurs au congrès des Pets généraux, dans la division motorisée des superintendants de Wall Street. Je serai là, Zagg, et je t'attendrai dans un appartement avec une belle blonde et une bonne bouteille... Ah ! Messieurs, je n'en peux plus ! Quel

beau match de catch !... Comment je vais faire pour danser ce soir ? Comment je vais faire pour danser le jitterbug maintenant ? » Et, à bout de ressource, il se remit à chanter *Jack o Diamonds*, comme il l'avait fait un peu plus tôt, tristement, triste comme un chien de cirque, et comme les hommes qui chantent, avançant brisé et prophétique dans la neige de la nuit, *Jack o Diamonds*, tandis que bras dessus, bras dessous ils se rendaient en traînant les pieds vers le Rex, où avait lieu le bal de la Saint-Sylvestre, leur premier bal à tous ; devant eux leur premier et dernier avenir.

3

Pendant tout ce temps, sur l'autre trottoir, avançait parallèlement Zaza Vauricelle qui, sans son énorme mâchoire prognathe d'hydrocéphale et avec quinze centimètres de moins, aurait pu être le frère au visage buriné et souriant de Canadien français de Vinny Bergerac ; il faisait partie de la bande mais, comme tous ceux qui ont l'habitude de marcher en groupe sur de longues distances, avait émigré sur l'autre trottoir depuis un moment pour réfléchir tranquillement et faire aller ses jambes où bon lui semblait, tout en leur lançant de temps à autre des commentaires presque inaudibles tels que : « Sacré bande de cinglés ! » (en canadien :

gange de baza !) ou : « Hé ! Les gars, vous avez vu les jolies filles qui viennent de sortir de cette maison ? »

Zaza Vauricelle était le plus âgé du groupe, il y était entré récemment parrainé par Vinny, et avait fait sensation chez ces larrons sceptiques, non seulement parce qu'il était fantastiquement dingue et capable de n'importe quelle blague, la principale étant : « Il fera tout ce que lui dit Vinny, n'importe quoi ! », mais surtout parce qu'il connaissait tout des filles et de l'amour par expérience directe. Comme Vinny, il avait les traits fins, le visage avenant et agréable, mais il était très petit, jambes arquées, l'aspect comique, des yeux vifs, la mâchoire lourde et un nez défectueux qui le faisait renifler sans arrêt ; il devait avoir dix-huit ans, se masturbait toujours devant les autres, et pourtant, curieusement, il y avait en lui quelque chose d'innocent, d'insensé, de presque angélique bien que tout le monde s'accordât à le trouver un peu simplet et même légèrement débile. Lui aussi portait une écharpe de soie blanche, un pardessus sombre, des caoutchoucs, pas de chapeau, et il avançait d'un pas décidé dans la neige épaisse en direction du bal – d'ailleurs l'idée venait de lui ; les garçons étaient sortis d'une maison du centre-ville, quelque part dans Lake Avenue, où commençait un réveillon d'adultes ; après être passés chez G. J., puis chez Zagg où avait lieu le rendez-vous final, ils étaient tous partis chercher Zaza. L'atmosphère était propice à la marche à pied, ça faisait les joues roses ; personne n'eut de

voiture avant l'été. « *On va y aller**. Allez, on y va ! » avait braillé Zaza. Pour l'instant Zaza Vauricelle faisait une boule de neige qu'il lançait sur Vinny, son idole : « Hé ! Vinny, va t'asseoir sur cette putain de boule et ferme ta gueule sinon je t'arrache les jambes... », disait-il doucement sur l'autre trottoir, avec un sourire idiot que les autres virent rayonner. G. J. s'arrêta pour l'écouter et chuchota aux autres en les faisant taire : « Écoutez à quoi il pense !... Sacré Zazay ! », et le voilà qui traverse la chaussée en courant, bondit sur les épaules de Zaza et le pousse dans la congère, tandis que l'autre, peu habitué aux traitements brutaux, hurle, sincèrement affolé : « Hé ! Hé ! » en s'étalant dans la neige avec son beau pardessus et son écharpe blanche ; les autres arrivent sur lui, le soulèvent à l'horizontale et descendent Riverside en braillant avec leur copain Zaza sur les épaules.

Ils arrivaient maintenant sur une grande pente herbeuse derrière une palissade en bois, près d'un presque château en pierre avec des tours qui dominait Riverside Street. Tout en haut de la pente, blanc dans la nuit, se dressait un mur de pierre construit à même la falaise, couvert de vigne vierge séchée scintillante de glace qui pendait dans la neige ; et, au sommet de la falaise, trois maisons.

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte, et sont orthographiés tels que dans l'édition originale. (N.d.T.)

BEAT GENERATION

TRISTESSA (Folio n° 5567)

MAGGIE CASSIDY (Folio n° 5568)

Sur Jack Kerouac

Dans la collection Folio biographies

KEROUAC, par Yves Buin

Aux Éditions Denoël

LES ANGES VAGABONDS (Folio n° 457)

ANGES DE LA DÉSOLATION

BOOK OF BLUES, édition bilingue

UNDERWOOD MEMORIES

Aux Éditions de La Table Ronde

AVANT LA ROUTE

LE LIVRE DES HAÏKU

LIVRE DES ESQUISSES (1952-1954)



Maggie Cassidy

Jack Kerouac

Cette édition électronique du livre
Maggie Cassidy de Jack Kerouac
a été réalisée le 16 octobre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070451807 - Numéro d'édition : 249824).

Code Sodis : N54802 - ISBN : 9782072485213
Numéro d'édition : 249826.